

Bernard Hubert

Autisme et psychanalyse

La psychanalyse peut-elle avoir un effet dans les formes autistiques graves où l'enfant se situe à l'orée du langage avec tout le cortège de symptômes qui les caractérisent : absence ou quasi-absence du langage, écholalie, stéréotypies, refus de tout changement, immuabilité de leur monde... ? Si le langage n'est pas là, ou à peine émergeant, à quel inconscient pouvons-nous nous adresser s'il est vrai, comme Lacan l'affirme dans son article, « Position de l'Inconscient », écrit en 1964 à la demande de Henri Ey, suite au congrès de Bonneval tenu en 1960 sur ce sujet et auquel Lacan et ses élèves d'alors, Laplanche et Leclaire, avaient largement participé : « Il faut, dit Lacan, sur l'inconscient aller au fait. L'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet¹. »

Il insistera plus loin sur la structure de l'inconscient qui ne peut s'entendre que comme effet du langage humain, c'est-à-dire non réduit à la dimension de l'instinct. « L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant : à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute². » Quelques pages plus loin, faisant référence à Hegel, Lacan précise sa pensée en disant : « [...] Les énoncés hégéliens, même à s'en tenir à leur texte, sont propices à dire toujours Autre-chose qui corrige le lien de synthèse fantasmatique, tout en conservant leur effet de dénoncer les identifications dans leurs leurres. C'est notre *Aufhebung* à nous, qui transforme celle de Hegel, son leurre à lui, en une occasion de relever, en lieu et place des sauts d'un progrès idéal, les avatars d'un manque³. » C'est sur la définition d'un manque originaire comme fondateur, autour duquel s'origine toute la fonction du langage que

¹ Jacques Lacan, *Écrits*, « Position de l'Inconscient », Paris, Seuil, 1966, p. 830.

² *Ibid.*, p. 835.

³ *Ibid.*, p. 837.

l'autiste vient buter. Mais son échec à symboliser le manque révèle en même temps qu'il n'est pas hors langage.

C. a 8 ans, quand je la vois. Elle est dans une forme de langage dominée par une écholalie. Elle répète à l'infini toute une série de comptines, faisant ainsi barrage à toute communication avec l'autre. Il faut signaler qu'avant de venir me voir elle a déjà été suivie en psychothérapie par une collègue qui me l'adresse. Lors du premier entretien où je la vois seule, tout en venant, elle dit : « Elle veut pas.... », puis hésite à franchir le seuil du bureau et se précipite en courant, saisit parmi les objets hétéroclites qui sont là un collier de perles en plastique qu'elle se met à agiter à l'infini devant ses yeux tout en dévidant son répertoire de comptines sans me regarder. Cet objet est désormais son objet de prédilection. Il est difficile de l'intéresser à autre chose. Elle érige une double protection : les comptines en écholalie et l'objet qu'elle manipule devant ses yeux. Lors des autres séances, elle vient toujours volontiers, ce qui est confirmé par ses parents, mais elle reste enfermée dans la manipulation du collier. Son regard est fuyant. Elle reste sur la défensive. Par contre, elle réagit positivement, si je parle doucement, presque en chuchotant en évitant de la regarder. Elle accepte que je chantonne en écho par rapport à ce qu'elle est en train de chanter, ne reprenant avec elle que les refrains. Nous entrons dans un autisme à deux selon le mot de Lacan.

Je lui propose de jouer à la balle. Je m'assois par terre face à elle. Je lui lance la balle, elle reste indifférente au jeu. Si je lance la balle à côté d'elle, elle la regarde, finit par la prendre et essaie de la relancer en souriant. Manifestement elle ne se sent pas alors agressée. Plus tard, je lui propose de jouer à cacher un objet dans ma main, puis de le lui montrer et ensuite, répétant le jeu, je lui demande dans quelle main l'objet est caché. Elle reste totalement indifférente au jeu.

Aussi je suis surpris, lorsque me cachant, plutôt m'éloignant d'elle en me mettant en retrait derrière un pilier, elle vient me chercher en riant. Au temps suivant, pensant qu'elle est entrée dans le jeu de cache-cache, je change de place en allant me cacher derrière un rideau, pourtant transparent. À ma grande surprise, elle va me chercher là où j'étais précédemment, s'arrête stupéfaite de ne pas me trouver. Je l'appelle pour la rassurer. Me voyant ailleurs elle se fige comme pétrifiée et s'enferme dans sa position autistique du début. Pour elle, il est impossible que je ne sois pas à la même place. Elle se fige alors comme si elle était face à un vide. Le fait de me voir ailleurs, me fait apparaître comme un spectre. La vision hallucinatoire dans laquelle elle est prise apparaît bien comme une

hallucination négative. Il y a un effondrement des fragiles repères qu'elle avait pu élaborer. J'occupais pour elle une fonction de présence d'où l'absence ne pouvait pas surgir. Là, elle était confrontée à l'absence pure comme si tout avait été englouti.

Dans le transfert qui s'établit avec un enfant autiste, l'analyste vient occuper la place d'un Autre qui est essentiellement là comme présence. Si quelque chose peut être introduit dans la cure, et comme tel, être porteur d'une transformation possible, c'est bien en introduisant une coupure qui transforme le vide en manque.

Peu de temps après, en allant chercher ses parents dans la salle d'attente qui était située en face de mon bureau, séparée par le couloir d'entrée du local, elle se dirige vers la porte de sortie qui débouche dans le hall d'entrée de l'immeuble, au lieu de se diriger vers la salle d'attente comme d'habitude. Elle s'arrête face au vide de l'entrée de l'immeuble, saisie par la même angoisse pétrifiante de ne pas les voir, là où elle s'attendait à les trouver. Je la rassure et l'accompagne vers la salle d'attente où ses parents l'attendent. Immédiatement elle leur sourit et, rassurée, va vers eux. Ce jour-là, ses parents, après l'avoir laissée avec moi, étaient ressortis pour garer leur voiture, aussi était-elle allée les chercher là où elle les avait vus disparaître. Ce moment fut plus vite surmonté et ne dura que quelques minutes. La différence me paraît être dans le fait que, dans l'expérience précédente, étant seule avec moi, si je disparaissais, elle était vraiment seule, alors que cette fois-ci j'ai assuré à ses côtés la permanence d'une présence. Seul l'objet disparaissait. C'est ce que Lacan fait remarquer en commentant dans son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le jeu du Fort/Da : « Freud, dit-il, lorsqu'il saisit la répétition dans le jeu de son petit-fils, dans le fort-da réitéré, peut bien souligner que l'enfant tamponne l'effet de la disparition de sa mère en s'en faisant l'agent – ce phénomène est secondaire [...]. C'est au point même où elle l'a quitté, au point qu'elle a abandonné auprès de lui, qu'il porte sa vigilance. La béance introduite par l'absence dessinée, et toujours ouverte, reste cause d'un tracé centrifuge où ce qui choit, ce n'est pas l'autre en tant que figure où se projette le sujet, mais cette bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient – où s'exprime ce qui de lui se dérobe dans cette épreuve, l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective.⁴ »

⁴ Jacques Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 60.

Il semblerait que l'autiste reste figé à ce point correspondant à la disparition de l'autre qu'il répète à l'infini, comme pour l'annuler, ne pouvant déboucher sur la création et le détachement de l'objet. L'hallucination négative surgit au lieu où l'automutilation se produirait. Le sujet ne peut pas symboliser la perte. Il reste prisonnier de l'objet autistique qui est comme incorporé faisant partie de lui-même. On pourrait dire qu'il éternise la perte, tout en indiquant le lieu où elle devrait se produire. Les autres symptômes, comme les stéréotypies ou l'attachement à un ordre immuable, peuvent s'interpréter de la même façon. Ceci permet de comprendre que lorsque je me déplace, la patiente soit confrontée à quelque chose d'inassimilable débouchant sur une hallucination du vide. Ceci fait penser que la seule chose possible dans la cure, au moins pendant tout un temps, est de jouer l'absence en présence, et non l'inverse, jusqu'à ce qu'à travers la répétition et non plus la stéréotypie, l'ordre de la signifiante puisse advenir comme symbolisation du manque premier, pouvant déboucher sur l'accès à l'ordre signifiant.

On comprend le désarroi des parents, comme le rapporte la mère de Sean Baron dans le livre qu'elle écrit sur son fils autiste qui, au lieu de se réjouir à la vue de la tour que sa mère construisait pour lui, s'empressait au contraire de la détruire et se précipitait par terre pour voir disparaître les morceaux et n'être intéressé que par ce moment-là et répéter indéfiniment son jeu. Il est manifeste qu'il ne pouvait pas symboliser la disparition.

Je prendrai un autre exemple. Il s'agit d'une jeune patiente d'une dizaine d'années qui me demandait de fabriquer, avec de la pâte à modeler, un bonhomme, une boule etc., et qui à la fin de chaque séance emportait invariablement ce qui avait été fabriqué, malgré la demande que je lui formulai de laisser ici les objets fabriqués, qu'elle les retrouverait la prochaine fois. Je décidai alors de ne plus renouveler la pâte à modeler, d'autant que ses parents me disaient que chez elle, elle se désintéressait complètement de ce qu'elle avait remporté, et le laissait dans le garage, pièce où elle n'allait pratiquement jamais. Voyant le volume de la pâte à modeler diminuer, elle emportait des morceaux de plus en plus petits jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Aussi, au bout d'un temps, lorsqu'elle se dirigea vers l'armoire où je gardais la pâte à modeler, la voyant vide, s'arrêta-t-elle stupéfaite, saisie par une grande angoisse, frôlant l'hallucination du vide, se retourna vers moi me demandant d'aller la fermer, et développa à partir de là, après ce moment de stupéfaction, une phobie de l'armoire. Quand je lui proposais d'aller chercher un jeu, elle refusait, « non..., non... », et me demandait d'y aller. Pendant plusieurs

mois elle évitera de s'approcher de l'armoire. Cette phobie me paraît venir nommer ce vide en le circonscrivant. Elle, qui ne pouvait se désigner que par « tu » au lieu de « je », au bout de quelques semaines, commença à utiliser le « je » et à recourir à des métaphores.

Ses parents, influencés par de nombreuses émissions télévisées et le point de vue d'associations de parents d'enfants autistes, décidèrent alors d'interrompre la cure pour placer leur fille en internat dans une institution basée sur des méthodes éducatives à orientation comportementaliste. Un an plus tard ils revinrent me voir, s'étant rendus compte de leur erreur. Je retrouvais ma patiente ayant perdu l'acquisition du « je », à nouveau envahie par des tics, des balancements incessants du corps, etc. Il fallut plusieurs années pour qu'elle pût réutiliser le « je », qui ressurgit, en jouant au ballon avec moi, disant tout d'un coup « je lance », détachant ainsi l'objet d'elle.

Je reviens à ma première patiente. Si je note les grandes étapes de son parcours, pendant toute la durée de sa cure, il se dégage une cohérence dans la manière dont elle a pu organiser à chaque étape son rapport au manque. Au début de sa cure, elle vient, tout en disant « elle veut pas... ». Voisine ici une négation avec un engagement dans l'action, valant comme affirmation, mais non dite, laissant apparaître une tension subjective entre deux pôles opposés. Cette tension va se retrouver dans les étapes suivantes. Puis, c'est le surgissement de l'hallucination négative, comme réponse à une impossible mise en place de la signifiante. Suit une longue période où elle est intéressée par l'exploration du visage : bouche, yeux, nez, oreilles, exploration qu'elle effectue sur l'autre, en pinçant, tirant, introduisant son doigt dans les orifices. Puis elle va s'intéresser aux contours des objets, par exemple en faisant couler l'eau sur le biberon fermé, mais ne le remplissant pas. Elle mire son visage dans la glace qui recouvre mon bureau, mais en ne le regardant pas de face mais de biais. Dans le même temps, si elle dessine, c'est pour barbouiller la feuille de papier et, en arrivant au bord de celle-ci, déborder sur le bureau avec un sourire de défi. Enfin, au retour de vacances d'été, ses parents me téléphonent pour m'indiquer qu'ils sont devant la porte de mon cabinet mais que C. ne veut pas rentrer. Je demande à lui parler au téléphone, elle me dit « je veux... Je veux pas... », reprenant ses paroles du début, mais où ici les deux termes de l'alternative sont formulés dans un dilemme impossible. C'est comme si elle se trouvait devant un choix mais sans pouvoir en assumer la portée, c'est-à-dire perdre quelque chose. Je lui réponds que bien sûr, elle pourra revenir quand elle voudra, que je garde sa place. Je décidai alors de lui envoyer régulièrement

un poster de magazine de cinéma, car je savais qu'elle regardait les images de ces revues. Elle me parlait aussi régulièrement des films qu'elle voyait avec ses parents. Cet arrêt dura un an. Mon intention était bien sûr de marquer ma présence auprès d'elle mais en absence.

À la rentrée de septembre de l'année suivante elle revint me voir régulièrement. Un nouveau changement se produisit. Après chacune de mes vacances, elle m'interpellait en me disant : « Alors, tu étais encore en vacances ? » avec un accent de reproches, projetant ainsi sur moi son ressentiment. Si j'essayais de lui expliquer les raisons pour lesquelles nos vacances n'avaient pas coïncidé, c'était peine perdue. Enfin en conclusion : ayant décidé d'arrêter mon activité, je lui annonçai que je prendrai ma retraite à partir des vacances d'été, ce qu'elle dénia fortement : « Non, Non ». Lors de la dernière séance je lui redis un peu embarrassé que c'était la dernière séance, que si elle voulait, elle pouvait me téléphoner chez moi, à mon domicile. Elle répondit : « Mais tu prends ta retraite ? », me signifiant qu'on s'arrêtait là, que c'était normal, une manière de me signifier l'acceptation de ma présence en absence.

Cette fin de cure vient bien montrer que dans l'autisme « le sujet autiste, comme l'écrit René Lew dans un texte inédit de 2013, est pris dans le continu du flux signifiant de la parole (énonciation et signifiante) sans avoir accès au discontinu de la dérivation propre au langage ». Ce passage s'effectue par l'acceptation de la perte qui correspond en même temps à la création de l'objet, détaché de lui. Le manque qui en résulte vient ainsi inscrire la fonction Père, en tant que présence ou absence, comme l'énonçait ma patiente. J'eus cette réponse avec tous les autres patients autistes que j'avais en cure. J'y vois la possibilité d'un franchissement opéré par le travail analytique, une possibilité de dégeler leur parole et l'ouverture vers le fonctionnement du langage où le flux de la signifiante que Lew propose de repérer dans le S1 qui, au lieu de glisser indéfiniment, peut rencontrer le S2 dans un rapport constituant une paire ordonnée soit (S1_ (S1 _ S2)).